

CULTURE

# BEYOND OUR HORIZONS

Quand la main précède le monde

ENTRE PARIS ET TOKYO, UNE LIGNE INVISIBLE SE DESSINE.  
CELLE DU GESTE TRANSMIS, DE LA MATIÈRE TRANSFORMÉE, DU TEMPS LONG ASSUMÉ.

AVEC BEYOND OUR HORIZONS, LA GALERIE DU 19M RÉUNIT ARTISTES ET ARTISANS AUTOUR D'UN  
LANGAGE COMMUN : CELUI DE LA MAIN, AVANT LE MONDE.

---

**AVANT LES MOTS, IL Y A LA MAIN.  
AVANT L'IMAGE, LE GESTE.**

Avant l'idée d'horizon, il y a ce mouvement répété, appris, transmis, parfois oublié, puis retrouvé.

Beyond Our Horizons n'est pas une exposition à regarder, mais un territoire à traverser. Un espace où les cultures ne se citent pas, elles se rencontrent. Où la France et le Japon ne dialoguent pas par symboles, mais par matières, par rythmes, par silences partagés. Ici, le luxe n'est pas une finalité. Il est une conséquence. Celle du temps accordé au faire, de l'attention portée à l'infime, de la fidélité à un geste juste.

À la Galerie du 19M, la création cesse d'être une signature pour redevenir une chaîne invisible. Une main en appelle une autre. Un artisan répond à un artiste. Une tradition s'ouvre à l'accident. Une matière ancienne accepte une forme nouvelle. Le tweed se fissure pour mieux se réparer. Le métal s'orne de textile. La perle devient peau. La sculpture devient respiration. Ce dossier est une traversée des ateliers. Pas des lieux figés, mais des espaces vivants. Là où l'on doute, où l'on recommence, où

l'on écoute la matière résister. Là où le temps n'est pas compté, mais habité. Suivre Pauline Guerrier, Julian Farade, Clara Imbert, Simone Pheulpin, c'est accepter de ralentir. Regarder des œuvres qui ne crient pas, mais murmurent. Des formes qui ne cherchent pas à séduire, mais à rester.

Au Japon comme en France, le savoir-faire n'est pas un patrimoine à conserver sous cloche. Il est un langage en mouvement. Une mémoire active. Un futur en construction. Ce que révèle Beyond Our Horizons, ce n'est pas une esthétique commune, mais une éthique partagée : celle du respect du geste, de la transmission sincère, de l'horizon comme ligne de fuite plutôt que comme destination.

Regarder ces œuvres, c'est comprendre que l'horizon n'est jamais loin. Il est dans la main qui travaille. Dans la matière qui attend. Dans le silence entre deux gestes. Et si l'avenir de la création ne se trouvait pas au-delà de nos horizons, mais juste là, entre deux mains qui se tendent ?



## PAULINE GUERRIER

Pauline Guerrier développe une pratique sculpturale à la croisée de la spiritualité, du rituel et du geste artisanal. Nourrie par le voyage et la rencontre avec les savoir-faire, son œuvre explore la fragilité comme matière vivante, où l'émotion devient forme et où la réparation s'inscrit dans la matière.



**SLG :** Votre travail navigue entre science, spiritualité et artisanat. Où commence une œuvre ?

**Pauline Guerrier :** Il n'y a pas de point de départ unique. La forme et l'idée naissent ensemble, dans un dialogue constant entre la matière, l'intuition et la rencontre avec les artisans. Très souvent, c'est un savoir-faire, une histoire ou un geste qui déclenche la pièce. J'utilise des matériaux chargés symboliquement, pour que l'œuvre soit habitée, incarnée.

**SLG :** Le takotsubo, syndrome du cœur brisé, est au cœur de cette série. Comment traduire une émotion invisible en sculpture ?

**Pauline Guerrier :** Le takotsubo m'a immédiatement évoqué une forme à la fois

scientifique et profondément symbolique. J'ai imaginé des jarres en céramique crue, déformées à la main, proches de la morphologie du cœur.

La peau de perles, développée avec Desrués, est venue ensuite : une surface organique, presque vivante, inspirée à la fois par la genèse et certaines traditions ornementales japonaises. L'œuvre est née de cette rencontre entre émotion, forme et savoir-faire.

**SLG :** Cette œuvre est liée à une expérience personnelle de vulnérabilité. Qu'avez-vous appris en la créant ?

**Pauline Guerrier :** Elle m'a appris que la fragilité n'est pas une faiblesse. Nous pensons souvent devoir être solides, presque invulnérables. Pourtant, accepter ses

failles, écouter ses émotions, peut devenir une force. Créer cette pièce m'a permis de donner une forme à ce qui était invisible, et d'apaiser, en partie, cette expérience.

**SLG :** Le kintsugi rend la blessure visible. Cette idée résonne-t-elle avec votre travail ?

**Pauline Guerrier :** Oui, profondément. Le kintsugi ne cherche pas à effacer la fracture, mais à la révéler. Il propose une autre lecture de la beauté, liée à la transformation.

Dans mon travail, rendre la blessure visible, c'est refuser le déni. C'est reconnaître que ce qui a été brisé peut continuer à exister autrement, avec une valeur nouvelle.

## CLARA IMBERT

Clara Imbert développe une œuvre sculpturale où matière, science et sacré se rencontrent. Entre pierre, métal et formes totémiques, elle explore la tension entre ancrage et élévation, donnant naissance à des sculptures qui habitent l'espace autant qu'elles interrogent notre rapport au monde.



**SLG :** Vos œuvres évoquent le sacré sans appartenir à un culte précis. Pourquoi ?

**Clara Imbert :** Pour moi, le sacré n'est pas religieux. Il relève plutôt de l'invisible, de ce qui nous dépasse et que l'on ressent plus qu'on ne le comprend.

Dans mon travail, il n'impose rien : il ouvre un espace de silence et de projection. Chacun peut y déposer sa propre lecture.

**SLG :** Le totem est un objet ancestral. Comment le rendre contemporain ?

**Clara Imbert :** Ce n'est pas la forme qui rend un objet

contemporain, mais le contexte dans lequel il existe.

J'aime que mes œuvres puissent appartenir à la fois à un temps ancien et à un futur incertain.

Le totem devient alors une présence active, capable de dialoguer avec notre époque.

**SLG :** Comment s'est construite la collaboration avec l'artisan japonais ?

**Clara Imbert :** Le dialogue s'est fait très naturellement. J'ai été touchée par la rigueur, la générosité et le temps que demande son savoir-faire.

Ma pratique est plus libre,

plus conceptuelle. La collaboration s'est construite dans cet équilibre : préserver son héritage tout en ouvrant un espace d'expérimentation. La matière est devenue notre terrain commun.

**SLG :** Une sculpture peut-elle être un lieu de recueillement ?

**Clara Imbert :** Oui, absolument. Une sculpture peut transformer un espace en lieu. Elle ouvre un temps différent, invite à ralentir, à habiter un moment. C'est un espace intérieur autant qu'un objet physique — un endroit où l'on peut faire une pause, simplement être présent.

## SIMONE PHEULPIN

*Simone Pheulpin sculpte le coton comme une matière vivante. Par l'accumulation, le pli et la répétition du geste, elle donne naissance à des formes organiques, silencieuses, presque géologiques. Une œuvre où le temps, plus qu'un contexte, devient une matière à part entière.*



**SLG :** Votre travail semble hors du temps. Est-ce un choix conscient ?

**Simone Pheulpin :** Je cherche en effet une forme d'intemporalité. Les formes, la couleur grège du coton, les plis, et le geste, tout participe à cette sensation.

Mais mon travail n'est pas hors du temps : il est traversé par lui. Le temps s'y accumule, se superpose, s'inscrit dans chaque pli. Il devient une matière à part entière.

**SLG :** La répétition est-elle une forme de méditation ?

**Simone Pheulpin :** Oui, il y a une forme de méditation dans ce geste répété. Je sais en amont les formes que je souhaite faire émerger, puis

mes doigts prennent le relais. Ce n'est pas une méditation abstraite, mais une méditation incarnée, où la pensée et la matière avancent ensemble. Dans cette répétition, le temps se dilate et une forme de calme profond s'installe.

**SLG :** Pourquoi le coton, matière humble, devient-il monumental ?

**Simone Pheulpin :** Le coton est une matière simple, essentielle, profondément liée à mon histoire personnelle. Née dans les Vosges, j'ai grandi au milieu des usines de coton françaises où travaillait mon père.

Sous mes doigts, cette matière devient autre. Sa monumentalité naît de l'accumulation, de la

répétition et du temps déposé en elle. Plus le geste se répète, plus le coton gagne en densité, en tension et en force.

**SLG :** Comment la rencontre avec Goossens a-t-elle transformé votre œuvre ?

**Simone Pheulpin :** Cette rencontre s'est construite dans un grand respect mutuel des gestes et des matières. J'ai eu envie d'introduire un matériau radicalement différent du mien.

Les plis d'étain se sont mêlés aux plis de coton sans jamais les contraindre. Ce dialogue entre métal et textile a enrichi mon vocabulaire formel, tout en restant fidèle à l'essence de mon travail.

